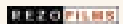


Zaïna

CAVALIÈRE DE L'ATLAS



DISTRIBUTION



29 rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél. : 01 42 46 96 10 - Fax : 01 42 46 96 11
www.rezofilms.com

PRESSE

Laurette Monconduit - Jean-Marc Feytout
Tél. : 01 40 24 08 25 - Fax : 01 43 48 01 89

Les photos du film sont téléchargeables sur www.zaina-lefilm.com

PRIX DU PUBLIC
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LOCARNO 2005

PHILIPPE LIÉGEOIS JEAN-MICHEL REY et MAURICE BERNART présentent

SAMI BOUAJILA

SIMON ABKARIAN

AZIZA NADIR

Zaïna
CAVALIÈRE DE L'ATLAS

un film de

BOURLEM GUERDJOU

SORTIE LE 26 OCTOBRE

DURÉE DU FILM : 1H40 - VISA : 104 417 - SCOPE - DOLBY SRD / DTS



Il était une fois...

Pour échapper au puissant Omar, Zaïna décide de suivre son père qui mène les pur-sang de sa tribu à la grande course de l'Agdal. Durant ce long et périlleux voyage au cœur des montagnes de l'Atlas, père et fille vont apprendre à se connaître, à s'aimer.



Bourlem Guerdjou - Juliette Sales

[Réalisateur]

[Scénariste]

Quels étaient les éléments de départ de cette histoire ?

Bourlem Guerdjou : Après avoir réalisé VIVRE AU PARADIS, un film ancré dans un contexte politique évoquant les immigrés algériens dans les années 60, j'avais envie d'aller ailleurs, de changer de registre en essayant un film de genre, mais qui serait nourri de ma culture.

Juliette Sales : L'idée de ZAÏNA est née du désir d'un conte, avec, comme éléments de base : un homme, un enfant et l'Orient. On s'est inspiré des «Mille et une nuits», ainsi que de récits anciens, tels que l'histoire de la dernière reine Berbère, nommée Kahena. Mais on s'est très vite heurté à un principe de réalité. Notre rencontre avec le producteur Philippe Liégeois a été assez décisive, le projet se devait d'être ambitieux, mais ses volontés nous ont permis de bien resserrer le propos. Philippe a eu l'idée du choix d'une petite fille pour l'enfant. Ensuite, on a souhaité donner une forte présence à la nature à la fois accueillante et dangereuse, aux grands espaces, aux chevaux, au voyage... Ce dispositif narratif correspondait assez à celui d'un western, d'ailleurs en riant avec Bourlem, on se disait qu'on écrivait un «western couscous» ! En gardant la forme du conte comme objectif, on a développé une histoire qui se voulait simple et directe mais emblématique, tout en conservant une profondeur et une subtilité des sentiments et des personnages.

Vous avez opté pour une certaine intemporalité.

B. G. : Dans VIVRE AU PARADIS, j'avais pris soin de ne pas trop dater le film pour que son sujet ait une résonance contemporaine. Les thèmes évoqués dans ZAÏNA, comme celui de la paternité, de l'amour, de la rivalité, sont de tout temps.

J. S. : Le défi était d'écrire un film d'époque tout en restant résolument moderne. Les dialogues ont été travaillés dans ce sens, ils sont brefs, quotidiens, volontairement intemporels. Les protagonistes étant des gens de la terre, tout passe par des regards ou des gestes plus que par des mots. Il fallait aussi faire un film qui soit très ancré dans ce lieu, le Maroc, et qui en même temps puisse avoir une résonance universelle, jouer avec des pulsions et des sentiments fondamentaux chez tout être humain, quelles que soient ses origines.



Cette histoire qui évoque des thèmes universels est ancrée dans des traditions, dans une culture. Comment vous êtes-vous immergée dans cet univers des cavaliers arabes ?

J. S. : Nous avons un grand souci d'authenticité. Je me suis beaucoup documentée à l'Institut du Monde Arabe qui possède une bibliothèque extrêmement fournie et fort agréable où nous avons trouvé des renseignements précis sur le Maroc, sur la tradition de l'élevage des chevaux. A la fin du XVIII^e siècle, les écoles française et anglaise d'équitation allaient parfaire leur style de monte au Maroc où les chevaux avaient une endurance exceptionnelle. Pour les cavaliers arabes, le cheval est un trésor. Un compagnon qui peut leur sauver la vie. Ils préfèrent donner leurs dernières dattes à leur cheval plutôt que de les garder pour eux, parce que c'est toujours sur leur cheval qu'ils sortiront du désert, jamais le contraire ! Ils parlent de leurs chevaux comme de leur meilleur ami. Les scènes d'initiation du film sont directement tirées des manuels de dressage que nous avons consultés. Nous avons également sillonné le Maroc afin de visualiser tous les paysages. Cette incroyable diversité participe à la progression du récit, elle sert le côté «périple» du film.

Vous mettez en place un élément de tragédie, une jeune fille doit faire un choix impossible entre deux hommes avec lesquels elle est en conflit.

B. G. : Je voulais donner un côté charismatique à ce personnage. Malgré ce que lui coûte le deuil de sa mère, Zaïna va mener à bien son propre destin, et acquérir sa liberté. Elle est toujours prête à se rebeller. Elle a une grande force intérieure. Son parcours, c'est aussi l'image de l'émancipation d'une femme. Elle symbolise ces femmes arabes qui ont l'audace de se révolter pour faire changer l'état des choses.

J. S. : Nous voulions ouvrir le film sur une situation forte, la mort de Selma laissant une orpheline, le désir d'Omar de récupérer cette enfant à tout prix. De cette façon, Mustapha et Zaïna étaient contraints de faire route ensemble – pour fuir Omar, leur ennemi commun. Ensuite, ces deux-là doivent s'approprier, pour s'accepter en tant que père et fille et finalement être capables de donner leur vie l'un pour l'autre. Les enjeux sont clairs, simples : la vie, la mort, l'amour paternel et filial. Tout cela, effectivement, configure une situation de tragédie, et privilégie aussi l'expression de sentiments directs et dignes même s'ils sont parfois violents : ils font aussi écho aux conditions de vie et de survie dans une nature hostile.

Au départ, les rapports sont rudes entre Mustapha et sa fille Zaïna.

B. G. : À la limite du rejet. Zaïna affronte son père, elle va s'affirmer, elle ose monter sur un cheval, et finalement elle remporte la course. Mustapha lui transmet sa passion des chevaux, et à partir de là un dialogue peut s'amorcer.

J. S. : On n'a pas reculé devant une certaine dureté, elle fait aussi partie de la modernité. Bourlem trouve beaucoup de beauté dans la part noire et âpre de la condition humaine. Au départ, les rapports ne peuvent être que tendus entre Mustapha et Zaïna : il vient d'apprendre qu'il est père, il ne connaît pas les enfants, il les traite moins bien que ses chevaux. Par la suite, et grâce à Zaïna qui a le courage d'affronter son père sur leur passé commun, la relation entre eux évolue. Les regards de Sami Bouajila sur Aziza sont des images bouleversantes. En écrivant, on pensait parfois à la situation d'enfants d'aujourd'hui qui se sentent perdus et abandonnés, parce qu'un de leurs parents est absent physiquement, ou même simplement par démission.

Comment avez-vous développé l'idée de la transmission que vous vouliez inscrire dans cette histoire ?

J. S. : La transmission est la base de l'éducation. Entre Mustapha et Zaïna, la relation passe par Zingal. Narrativement, le pur-sang sert de médium à la fois physique et psychologique entre l'homme et l'enfant. C'est le trait d'union grâce auquel ils peuvent commencer à communiquer. Les chevaux sont la seule expertise de Mustapha. L'unique moyen qu'il trouve de parler à sa fille. Mais, avant cela, en lui confiant son herbier, Selma avait donné à sa fille une vraie qualification. C'est un détail féministe important : grâce à sa mère, Zaïna sait lire, pas Mustapha. Dans cette notion d'héritage, il y a aussi l'idée que les enfants profitent des erreurs, des douleurs et des combats de leurs parents. Selma était une femme trop forte, trop passionnée et trop brillante pour le lieu et l'époque où elle vivait. Mais en osant concourir avec des hommes, au prix d'être répudiée, elle a ouvert une brèche. C'est grâce à Selma que Zaïna peut gagner la course et être acclamée par sa tribu. Cela a demandé une évolution lente et profonde. Zaïna revisite l'histoire de sa mère et les choses changent. Le foulard symbolise cette évolution. Omar l'arrache à Zaïna pour la retarder et la condamner à l'échec. Or, avec ce geste, il la révèle aux autres mais aussi à elle-même, et il lui assure une victoire triomphale. Et Omar se retrouve, bien malgré lui, l'artisan de la libération de la femme...

Le rythme est soutenu, la mise en scène énergique et à la fois, vous laissez du temps aux émotions. Et la bande originale est particulièrement réussie.

B. G. : Pour me rapprocher du conte, j'ai voulu une mise en scène fluide, en mouvement, être au plus près de mes personnages, et donner de l'énergie à l'action dans l'esprit du lyrisme du western, du pur film d'aventure. Cyril Morin, qui a signé la musique de SAMSARA, a su mêler merveilleusement des éléments traditionnels, chant berbère, percussions gnaouas ou violon arabe, à de grandes orchestrations.

J'espère que ce film va permettre à un public jeune, et plus particulièrement aux jeunes issus de la culture maghrébine, de découvrir, par le biais du conte, les traditions et les valeurs de cette culture. Faire ce film a demandé une longue et fructueuse collaboration entre Français et Marocains. Ce fut une belle expérience humaine et professionnelle.

Sami Bouajila

[Mustapha]

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Sa forme de narration proche de la fable, c'est assez rare. J'étais touché par cette histoire épique, romanesque, par le fait aussi qu'elle soit située dans l'Atlas. L'idée d'entrer dans la peau d'un personnage de nomade en contact avec des chevaux me séduisait, la partition était particulièrement bien écrite, les rôles étaient riches, loin des héros habituels au cinéma. L'aventure était tentante, je pressentais que je pourrais aussi en tirer un enrichissement personnel.

En quoi êtes-vous sensible à ce genre de récits ?

Cela me ramenait à ma culture d'origine, un peu oubliée avec le déracinement, mais toujours bien ancrée en moi. Mes parents viennent de cette tradition-là. Je pouvais symboliquement remonter un peu sur les traces de mon père qui est berbère lui aussi, il a vécu dans le désert, parfois sous des tentes. Ce film me donnait l'occasion de faire le voyage inverse de celui de mes parents.

Parlez-nous de Mustapha, votre personnage, et de sa rivalité avec le puissant Omar.

Pour moi, Mustapha et Omar sont faits du même bois. J'imagine qu'ils ont grandi ensemble, ils partageaient une même passion pour les chevaux, et hélas aussi, une même passion pour une femme, Selma. Mustapha pour moi, c'était l'image du père dans tout ce qu'elle peut représenter, il évoque donc des sentiments qui concernent chacun d'entre nous. C'est un nomade, un homme fort, endurant et sec comme la région où il vit. Un homme simple qui tient à ses valeurs. Un chef de tribu qui perpétue une culture, un gardien des traditions. Avec un aspect guerrier, c'est lui qui est en avant, lui qui protège sa tribu et ouvre la piste. C'est passionnant pour un acteur d'avoir à jouer ce type de personnage à la fois simple et fort, c'est-à-dire avec une dimension quasi théâtrale.

Mustapha est un homme blessé, un solitaire, un nomade. La rudesse de sa vie fait qu'il ne tient pas à s'attacher à sa fille Zaïna dans un premier temps.

Plus que la rudesse de sa vie, l'apparition de sa fille, dont il ignorait l'existence, le renvoie à un échec qui le dépasse. Cet enfant a un



effet de miroir qui projette les visions d'un passé que Mustapha aurait préféré oublier car les brûlures sont toujours à vif. Mustapha est rongé de culpabilité, il se reproche d'avoir dû répudier la femme qu'il aimait parce qu'elle avait outrepassé les lois de sa tribu en participant à l'Agdal, la course de chevaux. Cette femme, Selma, avait une force et une liberté que lui ne s'autorise pas.

Sa fille Zaïna va faire de lui un autre homme.

Oui, Zaïna va poursuivre l'évolution que sa mère, Selma, avait entreprise chez cet homme. C'est dans le mouvement du cours de la vie que ces choses vont se faire. Et le scénario rend bien ce processus lent et irrémédiable de changement. La narration s'appuie sur des thèmes simples et essentiels : l'amour, la paternité, l'enfance, l'apprentissage de la vie, l'appréhension de la mort... Zaïna transforme le cours de son destin. Et Mustapha aussi parvient à une sorte d'épanouissement et d'apaisement en mettant un terme à sa rivalité avec Omar. Il a d'abord un sursaut d'orgueil, puis un refus, ensuite une forme d'intérêt pour finalement arriver au consentement. Pour lui, c'est une réussite.

C'est curieux, il y a comme un air de famille entre vous et Aziza Nadir, la formidable jeune actrice qui interprète Zaïna, votre fille dans le film. On retrouve ce même côté farouche.

Tout à fait, il y avait dans nos scènes une sorte de mimétisme qui renforçait la crédibilité de cette relation père-fille. Aziza observait énormément la façon dont on jouait. Elle affrontait les caméras pour la première fois, et je l'ai vue évoluer très rapidement. Elle a vraiment pris le personnage à bras le corps, l'a bien défendu et puis, luxe suprême, elle a même mis ce qu'elle avait dans son cœur. Cette gamine, confrontée à une vie chaotique et douloureuse, a une force de caractère et un talent qui obligent au respect. Elle a la trempe d'une grande actrice à venir.

L'évolution de la relation entre ce père et sa fille est belle et émouvante.

Le scénario est habile dans le sens où en faisant naître chez Zaïna une passion pour les chevaux, elle se rapproche à la fois de sa mère disparue et de ce père qu'elle apprend à connaître. Plus on s'investissait avec les chevaux, plus nos personnages pouvaient résonner. Les enjeux étaient clairs, avec des sentiments simples.

Comment souhaitiez-vous aborder ce personnage ?

En fait, de façon très ludique. On était dans un tel environnement qu'il suffisait presque de se laisser porter par la beauté immuable des paysages, par les costumes, pour être naturellement transporté dans un autre temps, un autre monde. Le fait d'être dans une nature sauvage et grandiose, de camper une silhouette de cavalier qui fait un peu figure d'icône avec son attirail, tout cela influe sur le jeu. On est là, assis sur le sable, on se lève pour sauter sur un cheval et on part au galop ! On pouvait jouer à l'instinct, tout en l'orientant, évidemment. Il fallait retrouver des sentiments vrais. Le contact avec les chevaux facilitait cette approche, car ils ne trichent pas, avec eux on oublie tout ce qui peut alourdir ou polluer le jeu. On ne joue plus, on vit simplement l'action, le geste. Le metteur en scène

nous a rendu un très grand service en nous laissant tremper dans cet environnement-là quelque temps avant le tournage. On a vite oublié notre stress de citadin, nos portables. Paris nous bouffe ! Au contact de ces gens, de leurs chevaux, et de leur façon de prendre le temps, le corps vit à un autre rythme, et on est mis face à l'essentiel. L'expression, «Inch Allah», prend alors tout son sens, c'est une philosophie, une force d'adaptation, un autre regard sur la vie.

Vous êtes un cavalier émérite !

Il y a eu du boulot et un peu de bluff, tant mieux si ça marche ! Il est vrai qu'avec un entraînement intensif pendant six mois avant le tournage, on a pas mal travaillé.

Et vous maniez le sabre avec maestria !

Les cavalcades ou les combats au sabre demandent à être sincères et généreux. Donc il faut y aller, il ne faut pas avoir peur de mouiller la chemise, et surtout, il faut prendre du plaisir. Il faut avoir envie d'aller vers les autres, de les rencontrer, de s'y confronter, comme pour le jeu, c'est une question d'envie, de vie... Il y a quelque chose de très oriental dans ces rapports, que ce soit dans les affrontements au sabre, ou simplement en se toisant du regard, comme le font aussi Mustapha et Omar. Les orientaux sont dans l'excès, que ce soit extériorisé ou intériorisé, ça frise le débordement. On peut s'engueuler comme des chiffonniers mais, quand on vide son cœur, on ne risque pas d'attraper un ulcère à force de ressentiments ! Et ensuite, les rapports sont francs, on peut se donner une vraie poignée de mains.

Simon Abkarian se dit ravi de la façon dont vous vous êtes enrichi l'un et l'autre.

J'en ai la chair de poule en repensant à ce plaisir rare que j'ai pris à travailler avec un tel partenaire. Tout devient facile. Simon est riche d'une expérience humaine personnelle, il a un vécu. Lui aussi se replongeait dans une histoire liée à ses racines. Ensuite, il a une grande intelligence, une grande sensibilité. Je pense que l'on fait partie d'une même famille d'acteurs. On essaye d'avoir des motivations simples, d'aller vers la sincérité sans concession, sans fausse psychologie. Penser, avant ou après une prise si besoin, mais pendant l'action, être simplement là, acter avec le cœur, et acter avec l'autre. Ça, ça porte un film.

Quel souvenir gardez-vous de ce tournage ?

Le plaisir d'avoir participé à ce projet, et l'enrichissement d'une expérience humaine au contact de personnes avec lesquelles je me suis lié d'amitié au Maroc. Ces palefreniers par exemple avec qui je passais le plus clair de mon temps, ils m'ont énormément apporté. Ils ont une telle richesse culturelle, et une telle sagesse malgré les difficultés d'une vie difficile. Je les trouve beaux ! Et quel accueil de la part des Berbères du Sud ! Quelle pureté du cœur, quelle générosité, quelle dignité !

Simon Abkarian

[Omar]

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Ce projet comportait des ingrédients très attirants. Le fait déjà que soit un film d'aventure, tourné dans des paysages grandioses, mais avec la volonté d'échapper aux clichés touristiques, de ne pas tomber dans le piège de la beauté d'un pays comme le Maroc. Je savourais l'idée d'avoir pour partenaire Sami Bouajila, un comédien dont j'apprécie le talent. Bourlem Guerdjou voulant travailler sur l'émotion, cela nous promettait de belles scènes. Et puis il y avait le plaisir de monter à cheval, de se lancer dans des cavalcades dans le désert.

Vous appréciez ce genre de récits ?

Il y a dans ce film un parfum de conte qui ouvre des espaces imaginaires à l'intérieur de chaque spectateur, sans passer par le réalisme de la violence ou d'autres artifices. J'ai baigné dans cet univers avec mes grand-mères qui m'ont fait découvrir un espace infini en me racontant des légendes. Et cet espace-là n'est pas encore tout à fait aux mains de ceux qui veulent gérer nos esprits ! C'est encore un espace de liberté. J'aime bien, par exemple, l'idée que, dans ce film, on ne puisse prendre parti pour l'un ou l'autre des protagonistes. Le conte nous ouvre à nous-même, et il nous élève au rang d'homme dans sa dignité.

Omar et Mustapha sont farouchement rivaux, tout en respectant une sorte de code de l'honneur.

Ils ont chacun leur rectitude, leur parole donnée qui ne peut être reprise. A partir de là, tout est possible, même entre ennemis. Ce film est à la fois une tragédie, une histoire d'impossible et une histoire d'amour. On aborde des thèmes universels comme le rapport à l'enfant. On peut penser que l'histoire est située dans la société musulmane assez rigoriste du XVIII^e siècle. J'ai tendance à penser que plus la cage est bien dessinée, plus on peut exprimer le besoin de liberté. C'est en cela que ce film est intéressant, il montre les obstacles, pour pouvoir en extraire des espaces de liberté.



Chacun des personnages ne se résout pas à ce qui paraît être son destin.

La tragédie a une beauté dans le sens où chacun a ses raisons et s'entête sur ce qu'il croit être juste, ce qui précisément crée le tragique. Tout d'un coup, on voit surgir en soi des forces de survie, pas seulement pour respirer, boire ou manger, mais parce que l'on est animé par la nécessité de vivre ses convictions avec dignité. Le personnage de Zaïna, la jeune fille, n'est pas un simple objet de dispute, mais une personne à part entière qui exprime son point de vue. Elle décide de son destin, ce qui permet aux deux rivaux de se départager, et de trouver leur vérité.

Parlez-nous de votre personnage, Omar, le puissant notable.

Cet homme puissant et conscient de son pouvoir est dans l'aveuglement amoureux, et donc dans la violence de cet état. En tant que notable, il ne s'abaisse pas à comprendre les états d'âme de ceux qui appartiennent à des «castes inférieures». Son pouvoir, quasiment de droit divin, lui confère un droit de vie et de mort sur ses sujets. Tout lui appartient, hommes, femmes, chevaux, espaces... et malgré tous ces moyens, il est dans l'impuissance, parce qu'en face de lui, simplement un être lui dit : «non». Omar voudrait résoudre ses problèmes affectifs par la force, mais ça ne marche pas, et ça débouche sur la tragédie. C'est dans cette faiblesse-là qu'il va grandir. En fait, inconsciemment, cet homme est en quête de lui-même.

Vous voulez dire qu'il sort grandi parce que, pour la première fois, il doit se confronter à sa faiblesse.

Oui, Mustapha, son rival, est un révélateur. Il le fait se déployer, se révéler à lui-même et aux yeux du monde. Mustapha le fait exister. Il y a toujours dans la relation avec un rival de la haine et du désir.

Comment souhaitiez-vous aborder ce personnage ?

Je travaille toujours en amont en me faisant des petites, ou des grandes idées, pour mieux les lâcher ensuite. Car la force du jeu, c'est de jouer avec l'autre. Et si on a la chance d'avoir un partenaire qui n'a pas «la mauvaise peur», qui ne résiste pas, comme Sami Bouajila, alors il y a un bel échange.

Omar pourrait passer pour un homme cruel, une sorte de «Barbe Bleu du désert», vous lui donnez pourtant une humanité, on le sent sincère dans l'amour qu'il portait à Selma.

J'essaie toujours d'échapper à l'archétype du personnage. Je fais confiance à l'écriture du scénario et au spectateur, parce que je suis le lien entre l'écriture et le film. Omar n'est pas un lago qui n'aurait aucune chance de rédemption. De toute façon, si l'on a à jouer un «méchant», plus on cache sa bestialité, plus on la rend visible.

Avez-vous satisfait votre plaisir d'avoir Sami Bouajila pour partenaire ?

Tout à fait. Nos personnages sont des hommes du désert, des êtres attachés à la terre, liés aux éléments, donc économes de leurs mouvements et de leurs paroles. Ils font ce qu'ils disent, et ils sont ce qu'ils font. C'est-à-dire qu'ils sont entiers, et ça c'est un bonheur

pour un comédien. Il faut être totalement complice avec son partenaire, surtout quand, pour certaines scènes, les émotions violentes doivent passer simplement par des silences et des regards. Avec Sami, on s'est engouffré dans des discussions constructives, en se nourrissant l'un l'autre. Le jeu n'est que plus magnifié et enrichi par une forte pensée, une forte conscience. Ce film nous a énormément lié, on fera tout pour se retrouver sur d'autres aventures. Sami est un acteur sincère dans son travail. De par son origine tunisienne, il est conscient de sa responsabilité quant à ses choix de personnages dans le cinéma français. Sa filmographie est élogieuse dans ce sens.

Ce tournage exigeait un engagement physique considérable. Comment vous êtes-vous préparé pour ces cavalcades et ces combats au sabre ?

On a beaucoup répété en salle d'armes avec Sami. On travaillait avec Philippe Guégan sur la brutalité et à la fois la grâce de ces combats, c'était important. Fred Mouquet nous a initié à l'art de la monte. Je n'étais pratiquement jamais monté sur un cheval, mais à présent, je crois que je ne me tiens pas trop mal ! Un cheval est un partenaire de choix pour un acteur, il n'est pas manipulable, on est obligé de jouer avec l'imprévisible. Je tiens à rendre hommage à la costumière pour son travail remarquable d'authenticité et sa compréhension du travail des acteurs. Le costume est un outil essentiel pour le jeu, il influe sur notre gestuelle, même par ses contraintes... et je la remercie pour le confort qu'elle a apporté à nos chaussures !

Quels souvenirs gardez-vous de ce tournage ?

J'ai rencontré un pays, et j'ai lié de fortes amitiés. Ce sont les gens qui constituent ma vie, mes géographies intérieures. Je salue Philippe Liégeois, le producteur qui est devenu mon ami. Le projet était ambitieux. Tout n'a pas été toujours facile, mais depuis que je fais du théâtre, je sais que le projet est toujours plus grand que tout ce qui vient le contrarier. Et la force de ce film, en tout cas je l'espère, est de toucher les gens dignement.

Philippe Liégeois - Jean-Michel Rey

[Producteurs]

Comment avez-vous rencontré Bourlem Guerdjou ?

Philippe Liégeois : Je connais Bourlem Guerdjou depuis l'époque où l'on travaillait tous les deux sur des courts métrages. Il a persévéré dans la réalisation et moi dans la production. On s'est retrouvé au Festival de Cannes peu après la sortie de VIVRE AU PARADIS. J'ai été séduit par l'aspect lyrique de son cinéma et lui ai alors proposé d'envisager un conte oriental. Bourlem a développé deux synopsis avec l'aide précieuse de Juliette Sales, sa coscénariste. L'un abordait le thème de la recherche filiale entre un père et un fils, l'autre s'appuyait sur une grande aventure située dans des paysages de montagne. Je leur ai proposé de fusionner ces deux idées en prenant une jeune fille comme héroïne, afin d'être au plus près de l'actualité de la culture maghrébine. Dans ce même esprit, il y avait une conviction que c'était au Maroc, pays en pleine mutation sociale, que nous devions situer l'action, et la tourner. C'est ainsi que ZAÏNA a vu le jour.

Jean-Michel Rey : Nous avons alors pris le temps de mener à bien ce projet. L'idée était de faire un grand film d'aventure familial avec du dépaysement, du spectacle et une histoire ancrée dans une culture. Pendant deux ans, nous avons tenu à améliorer l'écriture de chaque mouture jusqu'à arriver à un scénario qui nous paraisse cohérent avec l'ambition et l'originalité du projet, avant de nous lancer dans la recherche du financement.

On ne trouve pas autant de coproducteurs pour un film aussi singulier si l'on n'a pas à la base un projet qui fait rêver. Les spectateurs ont montré leur engouement de plus en plus vif pour des films comme HIMALAYA, L'ENFANCE D'UN CHEF, LE DERNIER TRAPPEUR, ou encore ATANARJUAT, LA LÉGENDE DE L'HOMME RAPIDE que nous avons d'ailleurs distribué. Ces films relèvent d'un même désir : la découverte d'une culture avec un intérêt quasi ethnologique, des thèmes forts, et des décors spectaculaires. Un film de cette ambition, produit avec des capitaux extérieurs, n'avait jamais été tourné dans les pays arabes avec des protagonistes appartenant tous à cette même culture, sans «star» internationale.

Le film s'inspire du conte oriental, mais il a aussi le souffle d'un western.

Ph. L. : On peut trouver dans ce récit une trame de western, c'est-à-dire l'affrontement entre deux rivaux qui se termine par un duel, des morceaux de bravoure, des courses-poursuites, des espaces immenses... Avec en fond, une tragédie qui est celle d'hommes et



de femmes, ici celle d'une petite fille qui prend en main son destin. L'accès au tragique permet de renouer avec les thèmes fondamentaux : la quête d'identité, les rapports filiaux, la découverte d'un père pour une petite fille, ici la découverte d'une fille pour un père. Un récit d'apprentissage, et bien sûr, d'amour... Le désert apporte une dimension spectaculaire et mythique à la narration. Il met les personnages face à eux-mêmes. Les rapports humains sont portés à l'essentiel, dans ce qu'ils ont de plus ténu et de plus violent.

Le sujet suppose un long travail de recherches pour la véracité de l'histoire.

Ph. L. : Cela représente près de trois années d'écriture et de recherches ethnologiques tant sur place qu'en bibliothèques à Paris, et plus d'une année de repérages pendant que nous recherchions le financement. Cela a constitué un gros investissement dans le développement. Pendant l'écriture même du scénario, notre rencontre avec Joël Proust a été décisive. Il vit et élève des chevaux de cascade au Maroc, et fournit depuis des années les grandes productions américaines qui vont tourner dans la lumière exceptionnelle de Ouarzazate (GLADIATOR, ALEXANDRE, KINGDOM OF HEAVEN pour les derniers). Joël a été séduit par un film qui plaçait le cheval comme acteur à part entière de la narration, et non juste comme un moyen de transport pittoresque lié à une époque. Le fait d'être accompagné de son savoir, de son investissement et de sa logique nous a assuré de la faisabilité de ce projet très en amont de la production.

Comment avez-vous constitué l'équipe de tournage ?

Ph. L. : Un tournage de onze semaines dans l'Atlas nécessite le choix d'une équipe aguerrie à toutes les difficultés. L'investissement de Pierre Wallon, directeur de production, de Zazie Carcedo, première assistante, et de Bénédicte Bellocq, la productrice exécutive marocaine, a été essentiel sur ce projet. À la photo, un homme expérimenté, un baroudeur comme Bruno de Keyzer s'imposait. Laurent Allaire, le décorateur, et Anaïs Roman, la costumière, se sont immergés totalement dans le pays pour que toutes les tribus soient représentées dans leur authenticité à l'écran. Ils ont parcouru les différentes régions du Maroc où ils ont retrouvé des tissus traditionnels et de vieux maîtres artisans pour fabriquer les costumes, les selleries, les armes etc.

J-M. R. : Et puis le savoir faire de l'équipe marocaine, habituée aux productions hollywoodiennes, a porté le projet. C'était pour eux un véritable défi que de rentrer dans le cadre d'une production européenne au budget plus modeste. Ils l'ont relevé avec enthousiasme à la lecture du script, et ils ont formidablement réussi !

Vous étiez présents sur le tournage et au montage ?

J-M. R. : Ce film demandait un investissement permanent des producteurs. Philippe Liégeois n'a jamais quitté le tournage, il était présent 24 heures sur 24 sur le plateau où je le rejoignais régulièrement. Joëlle Hache, que nous ne remercierons jamais assez de nous avoir fait bénéficier de son talent, a travaillé dans nos locaux à Paris, ce qui nous permettait de passer tous les jours en salle de montage pour voir la progression du film.

Les conditions de tournage dans ces paysages aussi spectaculaires, avec des conditions atmosphériques extrêmes, ont dû poser pas mal de problèmes.

Ph. L. : Notamment en ce qui concerne l'infrastructure des scènes liées aux chevaux, c'est-à-dire la plupart. Un cheval boit à peu près 40 litres d'eau par jour. Chaque cavalier et chaque cheval avait sa doublure. Il y avait donc une longue caravane de camions, avec des palefreniers, de l'avoine et de la paille qui a traversé le Maroc de Fez à Meknès, des montagnes de l'Atlas aux régions de Ouarzazate et de l'Oukaimeden. Il y avait pour certaines scènes jusqu'à 70 chevaux à l'écran. Des cavaliers de fantasias en grand apparat sont venus nous rejoindre pour se prêter au jeu avec leurs chevaux parés de dorures.

J-M. R. : Pour avoir le plaisir de voir des images spectaculaires à l'écran, nous avons choisi de trouver des endroits inédits comme la forêt de cèdres d'Ifrane, par exemple, un lieu absolument sublime. On a même dû filmer à 3600 mètres d'altitude pour avoir de la haute montagne et de la neige. Aussi l'aventure humaine de ce projet s'est avérée passionnante. Isolée dans l'immensité de l'Atlas, l'équipe s'est soudée. Le tournage de la course finale avec trois caméras a duré trois semaines. Tous les matins, dès l'aube, 500 figurants arrivaient en bus de Ouarzazate sur le campement. Nous avons installé une multitude de tentes en plein désert. Ces figurants étaient étonnants de professionnalisme et avaient une énergie absolument formidable. Ces moments resteront à jamais inoubliables et magiques pour nous.



Bourlem Guerdjou

Filmographie

AUTEUR RÉALISATEUR - LONGS MÉTRAGES

- 2004 ZAÏNA, CAVALIÈRE DE L'ATLAS - co-auteur : Juliette Sales
1998 VIVRE AU PARADIS - d'après le roman de Brahim Bénéïcha "Vivre au Paradis" Editeur : Desclée de Brouwer
Attribution du 1^{er} Prix par la Commission des Communautés Européennes pour la pré-production
Festival de Venise 1998 : Prix de la meilleure première œuvre
Festival de Carthage 1998 : Tanit d'Or, Prix de la meilleure première œuvre
Festival d'Amiens 1998 : Prix d'interprétation féminine, Prix du premier film Telcipro
Festival de Bastia 1998 : Olivier d'Or, Prix d'interprétation masculine
Festival de Beyrouth 1998 : Prix Spécial du jury
Festival d'Antanarivo : Prix Spécial du jury
Sélection au Festival des premiers films français (SRF)
Grand Prix du premier film à Jérusalem
Prix du public à Fameck
Festivals San Francisco, Helsinki, Munich, Sao Paulo, Bruxelles, Angers, Singapour
Prix du meilleur réalisateur à Bahrein

AUTEUR RÉALISATEUR - COURTS MÉTRAGES (filmographie sélective)

COULEUR D'ENFANT
Prix à la Qualité du CNC

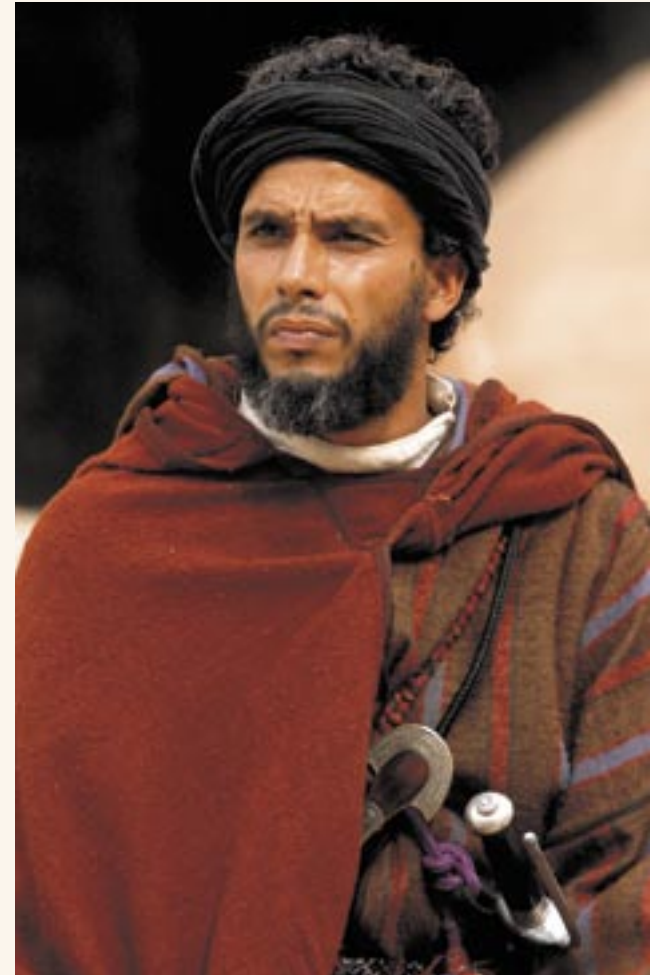
RING
Prix à la Qualité du CNC
Grand Prix International de Turin, Prix du Jeune Réalisateur
Primé au festival de Lyon
Sélectionné à Cannes 1987, Jean Vigo, Belfort, Tour de France du court métrage



Sami Bouajila

Filmographie

- 2004 INDIGÈNES de Rachid BOUCHARB
ZAÏNA, CAVALIÈRE DE L'ATLAS de Bourlem GUERDJOU
AVANT L'OUBLI d'Augustin BURGER
- 2003 LÉO EN JOUANT "DANS LA COMPAGNIE DES HOMMES" de Arnaud DESPLECHIN
PAS SI GRAVE de Bernard RAPP
- 2002 VIVRE ME TUE de Jean- Pierre SINAPI
EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ de Michel BLANC
NID DE GUÉPES de Florent Emilio SIRI
- 2001 CHANGE MOI MA VIE de Liria BÉGÉJA
LA RÉPÉTITION de Catherine CORSINI
- 2000 DOUCE FRANCE de David BOUTTIN
NOUVELLE DE LA TOUR L de Samuel BENCHETRIT
LA FAUTE À VOLTAIRE de Abdellatif KECHICHE
FAITES COMME SI JE N'ÉTAIS PAS LÀ de Olivier JAHAN
DRÔLE DE FÉLIX de Olivier DUCASTEL et Jacques MARTINEAU
- 1999 LA PEUR DU VIDE de Christian SONDEREGGER
INSÉPARABLES de Michel COUVELARD
NOS VIES HEUREUSES de Jacques MAILLOT
- 1998 THE SIEGE de Edward ZWICK
- 1997 NÉ QUELQUE PART de Malik CHIBANE
ARTEMISIA de Agnès MERLET
LE DÉMÉNAGEMENT de Olivier DORAN
- 1996 ANNA OZ de Eric ROCHANT
- 1995 BYE-BYE de Karim DRIDI
- 1994 SAINT EL QUSUR de Mofida TLATLI
- 1993 THE HOUR OF THE PIG de Leslie MEGAHEY
LES HISTOIRES D'AMOUR FINISSENT MAL... EN GÉNÉRAL de Anne FONTAINE
- 1991 LA THUNE de Philippe GALLAND



Simon Abkarian

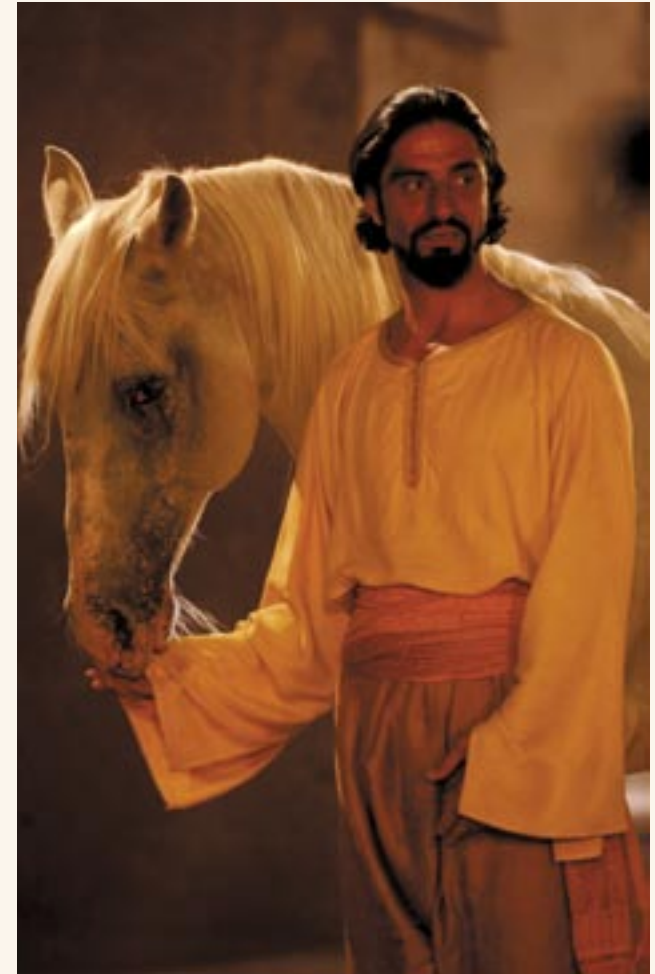
Filmographie

CINÉMA - LONGS MÉTRAGES

- 2004 J'AI VU TUER BEN BARKA de Serge LE PERON
ZĀĪNA, CAVALIERE DE L'ATLAS de Bourlem GUERDJOU
LE DÉMON DE MIDI de Marie-Pascale OSTERRIETH
DANS TES RÊVES de Denis THYBAUD
- 2003 LES MAUVAIS JOUEURS de Frédéric BALEKDJIAN
PRENDRE FEMME de Ronit et Shlomi ELKABETZ
YES de Sally POTTER
NI POUR NI CONTRE (BIEN AU CONTRAIRE) de Cédric KLAPISCH
- 2002 THE TRUTH ABOUT CHARLIE de Jonathan DEMME
UN MONDE PRESQUE PAISIBLE de Michel DEVILLE
ARAM de Robert KECHICHIAN
ARARAT de Atom EGOYAN
- 2000 THE MAN WHO CRIED de Sally POTTER
- 1997 J'IRAI AU PARADIS CAR L'ENFER EST ICI de Xavier DURRINGER
LE SILENCE DE RAK de Christophe LOISILLON
TEMPÊTE DANS UN VERRE D' EAU de Arnold BARKUS
- 1996 CHACUN CHERCHE SON CHAT de Cédric KLAPISCH
- 1994 L' HISTOIRE D' UN RETOUR de Jean-Claude GODSI
- 1992 RIENS DU TOUT de Cédric KLAPISCH
- 1991 AU FIL DE LA VIE de Charlie SANSONETTI
- 1989 CE QUI ME MEUT de Cédric KLAPISCH
LA NUIT MIRACULEUSE de Ariane MNOUCHKINE
A LA RECHERCHE DU SOLEIL de Werner SCHODER
LE DERNIER DES PÉLICANS de Marco PICO
LILAS LILI de Marie VERMILLARD

COURTS MÉTRAGES

- QUELQU'UN DE BIEN de Marie VERMILLARD
PARIS JE T'AIME de Sally POTTER



LISTE ARTISTIQUE

Zaïna
Mustapha
Omar
Abdelatif
Kadour
Barak
Djihali
Moncef
Hassan
Imam

Aziza NADIR
Sami BOUAJILA
Simon ABKARIAN
Michel FAVORY
Assaad BOUAB
Lounes TAZAÏRT
Hassam GHANCY
Taïeb AJEDIG
Mohamed BOUHRIRI
Mohamed MAJD

LISTE TECHNIQUE

Réalisation
Scénario, adaptation, dialogues
Assistante mise en scène
Directeur de la Photographie
Montage
Son
Costumes
Décors
Musique originale
Direction de production
Productrices exécutives Maroc
Producteur Associé
Coproductrices
Producteurs délégués
Une co-production franco-allemande
Avec
En association avec
Avec la participation de
Avec la participation du

Ventes internationales

Bourlem GUERDJOU
Juliette SALES et Bourlem GUERDJOU
Zazie CARCEDO
Bruno de KEYZER, BSC
Joëlle HACHE
Olivier SCHWOB, Mourad LOUANCHI, Dominique HENNEQUIN
Anaïs ROMAND
Laurent ALLAIRE
Cyril MORIN
Pierre WALLON
Bénédicte BELLOCQ et Souad LAMRIKI
Maurice BERNART
Ira VON GIENANTH et Emma KLOPF
Philippe LIÉGEOIS et Jean-Michel REY
Rezo Productions et Prokino Filmproduktion
France 3 Cinéma et FCC
Uni Étoile 2, Banque Populaire Images 5, Soficinéma
Canal+ et de TPS Star
Ministère de la Culture et de la Communication (CNC)
et de la **FFA Filmförderungsanstalt**
Rezo Films International



REZO FILMS